

Pascal MARMET

Le Roman du café



Éditions du Rocher

Du même auteur

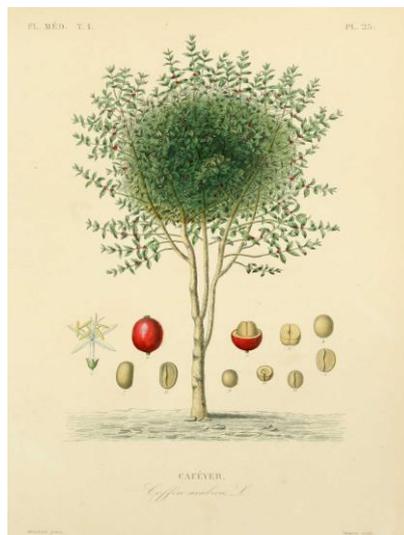
Le roman du Parfum, roman, éditions du Rocher, 2013

À la folie, roman, éditions France-empire, 2012

Il y a longtemps, roman, éditions, Béatrice Ortéga 2012

Si tu savais, roman, éditions France-empire, 2010

Le prince de Paris, nouvelle, éditions Frédéric Serre, 2001 (réédition 2011)



À Sacha...et ceux à
venir.



Kaldi, le maître du café

1
Café rien

*Le café tombe dans votre estomac...
Dès lors tout s'agite, se met en mouvement,
et les idées se précipitent tels des bataillons.*

Honoré de Balzac
Roi des buveurs de café fort,
hargneux et railleur,
accessoirement, génie littéraire

J'ai du mal à comprendre.
Bonjour, je m'appelle Julien.
J'ai vingt ans, et je titube dans la rue parmi des
ombres, qui ne sont que des ombres entre les
ombres.
Depuis ce matin, j'ai la désagréable sensation que
les passants me dévisagent, me repoussent, me
jugent. Me condamnent aussi.

Avant, tout allait bien pour moi. Avant.
Un café toutes les deux heures, et pour atteindre
l'Everest en moins d'un battement de cœur, je
suçotai des grains de café fraîchement torréfiés.
J'adore passer ma langue sur sa petite fente
râpeuse. Lorsque je l'éclate sous mes molaires, le
craquement amer de la fève me met à l'extase. Le

parfum délicieux qui s'ensuit en bouche me rend dingy, presque fébrile.

La jouissance enfantée par ce poison dévale dans mon ventre, file entre mes doigts, pénètre mes orteils, puis mon sang frémit au court-bouillon.

À chaque prise, j'en ai la chair de poule.

Rien n'est comparable à cette sensation de fiel et de douceur à la fois. Rien. C'est pour ça que mon plaisir solitaire est exclusivement désir de café.

Désormais, pour parvenir à cet état de transe, je devais augmenter mes doses de caféine. Ça craint.

La semaine dernière, une cliente dentiste s'est étonnée de la couleur havane de mes dents. Lorsqu'elle m'a proposé de les blanchir, j'ai refusé de pointer dans ce monde aux canines incolores. Mon émail n'est sûrement pas très glamour, et je m'en balance. D'ailleurs, tout le monde se contrefiche de mon sourire.

Moi le premier.

À quoi pourrait-il bien me servir, ce sourire ?

À rien.

Et pourquoi je n'ai que ce « rien » vissé entre les lèvres ? Parce que depuis ce matin, rien n'est pareil. Rien.

Ces petits riens qui se court-circuitent sur ma langue commencent à m'énervier.

En fait, mon rien à moi est tellement énorme que je devrais dire mon, mon...Je vais trouver le mot juste, donnez-moi le temps de me remettre de l'incroyable qui vient d'écraser ma vie.

Voilà ! J'y suis.

Mon rien à moi, c'est comme si j'étais coincé dans les plis du vent, que le ciel avait des couleurs, le café plus d'arômes, les fleurs plus d'odeurs. Comme si.

Et je n'ai pas vu venir cette première ride d'angoisse qui s'est flanquée entre mes deux sourcils.

Comment, en l'espace de quelques secondes, tout peut-il chavirer aussi décisivement ? J'imaginai encore moins que ce naufrage me sauverait.

Pourtant, tout semblait tracé, comme prédit dans un marc de café en béton. Je me trompais, le chemin pris par l'avenir n'était pas l'avenir.

J'avais cruellement manqué d'imagination.

J'apprenais que le temps était une mortelle morsure, qu'il y avait il était une fois, un autrefois d'antan, des avant jadis, et que tout recommençait là, maintenant, sans cesse instantanément, et autrement.

Il aurait fallu avoir cinquante ans à vingt ans pour comprendre ce tournant. Et à vingt ans, j'étais juste un môme qui savait tout sur l'or brun.

D'un pas de bagnard, je me suis parqué à la terrasse d'un bistrot parce que mon amie Johanna dit toujours : « les bienheureux boivent un *ristretto* en bouquinant à la terrasse d'un bistrot ».

Instinctivement, je me suis placé dans l'espace des gens heureux pour aspirer une taffe de bonheur dans ma catastrophe. En levant la main, dans un sanglot étouffé, j'ai commandé un expresso et une boule de glace. Au café évidemment. C'est ainsi qu'en 1672, les esclaves du grand Soliman Aga Mustapha Raca, ambassadeur de l'empire ottoman le servait à ses nobles invités. Je vous laisse imaginer la scène hallucinante du premier café bu par les Européens. Leur premier mot fut : Lumière ! Peut être pas.

Que vais-je faire de ma petite vie ?

Ah tiens ! J'avais oublié de vous dire : je suis aveugle. Oui, un de ces types qui ne voit pas où il met ses deux pieds. Pour moi, c'est un détail même si pour vous cela veut dire beaucoup de limites. Non, cela ne se voit pas, non je n'ai pas de labrador, oui mon regard est normal. Un peu fixe tout de même. Et les lunettes noires, c'est pour le folklore. On imagine toujours qu'un non-voyant est un condamné au cachot du château d'If de Monte- Cristo, un malade à vie avec une existence limitée à un espace confiné, que sa destinée ne peut s'envisager sans l'aumônerie des rois voyants.

En vrai, nous sommes dans une société inadaptée à ceux qui ne sont pas valides à 100 %. Quand je pense aux deux seules institutions pour cent mille aveugles en France et au deux ans d'attente pour une place, je suis en colère.

Vivre dans le noir, galérer pour s'habiller, se laver, repérer les étages ou poser correctement une simple tasse de café sur une soucoupe, oui, ce n'est pas simple de tâtonner et d'écouter seulement. Notre seul ennemi, c'est l'isolement et les abrutis qui se posent la question de savoir comment on dit bonjour à un aveugle. Pouah ! Je déteste ce cliché. Moi, je me trouve normal, donc pas souffrant. Sauf qu'avec 0.15 sur l'œil gauche et 0.35 sur l'autre, je ne pourrais jamais être photographe ou tireur d'élite.

À l'âge de 9 ans, d'un coup, ma vue a dégringolé et m'a plongé dans un monde gris aux contours flous. Dans la pénombre, j'étais dans les ténèbres, en plein soleil, dans l'incolore, et dans l'entre-deux, j'errais parmi des fantômes qui se déplacent. Longtemps, j'ai fermé les yeux pour ne pas apercevoir ses ombres qui me terrorisaient.

Un grand professeur en ophtalmologie de l'Hôpital Dieu m'a examiné et le verdict est tombé :

rétinopathie évolutive inopérable. Depuis ce jour, mon nez, mes oreilles et mes dix doigts sont mes yeux, mes dix prunelles. Je regarde avec mes oreilles transformées en sonar de dauphin, mon cerveau a appris à voir avec les sons, et en temps réel, je stocke ces milliers d'informations dans mon GPS interne pour me repérer dans l'espace et revenir sur mes pas sans problème. Chaque bruit, pas, respiration, écho, talon, peur, parole, faille, intonation, température, tonalité, résonance, appui, équilibre...sont pour moi des images d'une grande netteté.

Tous ces efforts tendent vers un but unique : l'autonomie.

*« ...et le règne du café sera
celui de la tempérance et de la causerie »*

Jules Michelet (1798-1874)

Historien mort comme il avait vécu :
en travaillant, avec un café à la main.

Au fait, avez-vous remarqué que le café était partout ? À la maison, sur les autoroutes, au bureau, dans les aéroports, dans les romans, les distributeurs à la piscine, les gares, la pub, les bars, les restaurants, les réunions, les hôpitaux...

Bref ! Ne pas aimer le café est un tour de force qui vous condamne au thé, ou pire encore, au coca.

À toute heure, comme aux grands et petits moments de la vie, le jus noir s'invite inmanquablement à notre table, disons comme un membre de la famille.

Impossible de lui échapper.

Allez ! Que celui qui n'a jamais bu ni même préparé un café pour un copain lève la main !

Chaque seconde dans ce monde, douze mille tasses en sont bues. Quinze cents kawas à la demi-seconde rien qu'en France. Ce chiffre donne le tournis, et encore, ce n'est qu'une estimation parce

que l'on ne sait pas si l'expresso était serré ou double. Et puis, si on ajoute ma consommation à ce chiffre doublé de tous les zinzins du p'tit noir, multiplié par tous les addicts au café-clope, c'est le vertige assuré.

Et pourquoi offre-t-on un café avec plus de facilité qu'un verre de vin ? Tout simple à répondre : contrairement à l'alcool, le café est synonyme de travail, de plein d'énergie et s'identifie comme le combustible des grandes manœuvres, ou alors est considéré comme le grain de folie essentiel à la sensibilité des créateurs.

Et n'est-il pas indéniable que la grande victoire des comptoirs à cafés, de ces « salons ouverts à tous », est d'avoir réduit considérablement la consommation des boissons alcoolisées ?

Avant son avènement, on buvait fatalement un verre de vin ou de bière, et les dangers de santé liés à l'ivresse survenaient au grand galop.

Le bistrot n'est-il pas un second foyer pour les esseulés, les aventuriers, les prostituées, les vantards, les employés, les conspirateurs, où chacun peut prendre part à une conversation en toute liberté.

Certaines femmes osent avouer, à mi-voix tout de même : ce breuvage rend leurs amants plus vigoureux, redoublant ainsi d'une frénésie sexuelle décuplée de plaisir caféésque jusqu'au petit matin.

Les méthodiques pilonneraient qu'il autorise des concepts plus clairs, voir il serait responsable des tensions politiques, et les passésistes nous rappelleraient qu'il a fortement contribué à l'accomplissement de la Révolution française. Les irrationnels vous chuchoteraient : c'est le diable en personne qui aensemencé les grains noirs pour exacerber nos pulsions et mettre au turbin les fainéants.

Et si l'expresso venait à disparaître d'un mauvais coup de baguette magique ? Ne serait-ce pas plus grave de vivre sans pétrole ? Perdre un carburant qui vous réveille le matin et vous accompagne une vie durant serait bien plus douloureux que de n'avoir plus une seule goutte d'essence dans son réservoir. Et puis, on n'aura qu'à prendre le vélo.

Tiens ! C'est aussi le deuxième produit échangé après le pétrole. Eh oui, le café n'est qu'un modeste breuvage accessible aux nantis comme aux nécessiteux. Mais cela n'a pas toujours été le cas, j'y reviendrai.

Alors pourquoi ce formidable attachement ? Serait-ce les cent vingt-cinq millions de personnes en vivent ? Qu'il représente la moitié des ressources du peuple colombien ? Qu'il joue un rôle vital dans la vie économique et sociale de nombreux pays ? Peut-être.

Vous savez, je crois que le café est tout bonnement un ami qui nous veut du bien.

En ce qui me concerne, je suis un fanatique de cafés, un militant passionné, un irréductible, un fondu de cet or brun qui exerce sur mon esprit son empire.

Mon rêve absolu serait de le semer, l'élever jalousement, en recueillir les fèves une à une comme un comptable, les sécher en priant le Dieu soleil et, chaque matin me préparer religieusement à avaler la plus fabuleuse des tasses de pur arabica surgi d'un bouquet de cerises vermeilles.

Sous l'emprise de ma langue, ce philtre puissant piégé dans un filtre de papier émeut mon goût, mon odorat, et affûte mon humeur et mes réflexions.

Mon addiction à la baie voluptueuse est contagieuse, stupéfiante, déraisonnable, et jamais rien ne pourra m'en détourner. Je suis entré dans cette drogue noire sans espoir de retour.

Tout allait miraculeusement bien jusqu'à cet événement inattendu, virage qui allait chambouler mes indispensables repères.

Pas mal ma boule café Bertillon inondée de café.

Ça manque de quelque chose toutefois. Hier, un client m'a informé qu'au sud du Portugal, on servait l'expresso avec un bâtonnet de cannelle à la place de la cuillère. Il faudrait essayer parce que tout ce qui surgira désormais dans ma jeune vie ouvrira une liste d'envies avec un appétit de tout expérimenter. Ce n'est pas trop grave, docteur ? Si. Très.

La main en pavillon, j'ai guetté le pas nerveux du serveur.

- Garçon, un autre kawa, un peu plus allongé s'il vous plaît. Vous avez de la cannelle en bâton ?...Ce n'est pas grave. Ah ! En poudre, vous avez. Non merci.

Je résume : dans ma famille, on est torréfacteur de grand-père en petit-fils, alors, le café, je connais bien, beaucoup, passionnément, à la folie.

Dans notre boutique parisienne nichée au cœur du chic

Saint-Germain-des-Prés, nous vendons des grains achetés verts aux quatre coins du monde et torréfiés avec attention, tout en faisant office de maison de café traditionnel.

A priori, tout le monde est déjà entré, au moins plus d'une fois, dans ce genre de commerce...mais grandir là, entre le comptoir en zinc, le percolateur rutilant, le bruit du moulin, les tasses qui

s'entrechoquent, les clients qui se bousculent, la pelle d'acier qui plonge dans les sacs odorants venus de tous les continents, et dans d'étourdissantes volutes flottant dans mon bulbe olfactif...Ce fut génial. Quelle enfance de rêve !

Nous étions ouverts six jours sur sept parce qu'au septième jour, épuisé, mais heureux, on torréfiait à l'oreille du matin au soir jusqu'à incendier nos narines.

Mon Disneyland, c'était d'enfoncer mes dix doigts dans ces lacs de fèves fendues, de les porter sous mes naseaux en feu d'artifice.

J'adorais ça depuis toujours.

Je me rappelle que je laissais mon nounours dans les sacs de café pour m'endormir dans cette odeur rassurante.

Dans cette maison de café, j'appris le miracle de transformer le grain originel en élixir noir plein d'arômes.

Avec les années, je suis devenu le pilote de la locomotive d'inox qui trônait sur le zinc, le roi de la vapeur, l'empereur du moulin à broyer au plus juste les plus nobles arabicas.

En panache, mon expresso s'encapuchonnait d'une crème consistante, fier de la finesse de son tissage, de sa couleur noisette rendue vive de reflets fauves.

L'arôme y était intense, riche de caractéristiques fleuries, de fruits, de chocolat et de pain grillé. Et au palais, avec le juste d'amertume qui décline l'astringent, mon élixir se corsait, se veloutait, ensorcelait.

J'ai adoré préparer ces milliers d'expressos.

Et c'est fini.

Avant, j'étais Monsieur café, l'érudit détenteur d'un savoir séculaire divin, le prince de la fève des Mille et une nuits, le gentilhomme du moulin magique...jusqu'à ce que l'on me botte l'arrière-train comme un pouilleux.

En gros, je suis viré.

Lourdé comme un mauvais fils.

Brisé, comme une lame de rasoir cassée dans une gorge.

Qui m'a dit : « Sortir du rang, c'est avoir un destin » ?

Johanna, je crois.

Encore elle et sa Jothérapie qu'elle diffuse en porte-voix dans mes neurones.

Mourad-Sâhib Ad-Kaldi

Adolescent, découvreur du café,
chevrier, flûtiste, rêveur,
et (presque) maître du monde

Je ne vais pas rester dans ce troquet jusqu'à la fermeture, tout de même !

Je crois que je vais encore prendre un expresso et une boule café.

-Garçon ! Un train express.

- Un quoi ?

- Espresso veut dire « train express » en Italien... à cause de la vapeur du percolateur.

- Ah ?...Mais je vous reconnais, vous êtes le gars de la brûlerie de la rue Mazarine. J'ai une question pour vous : on écrit Espresso avec un x ou Espresso avec un s ?

- Pour répondre à cette problématique de sémantique, j'ai lue une info dernièrement. Mais avant toute chose, réglons le problème de l'étymologie. D'après le Larousse, les Français et autres européens aiment boire l'expresso avec un x. En revanche, les Italiens et les Anglo-Saxons préfèrent le s dans l'espresso. Mais pourquoi donc

me direz-vous ? Les Anglais et Américains considèrent qu'expresso est originaire de «pressed out » qui veut dire en français « extrait sous pression ».

- Donc je l'écris correctement avec un x. Figurez-vous que l'on m'a reproché cette orthographe.

- En fait, c'est compliqué. À Strasbourg comme à Porto, la racine du mot « express » fait référence à « espresso », mais les Italiens appellent ce café corsé un « caffè » tandis qu'en Espagne vous commanderez plutôt un « café solo », et en Slovaquie un « presso »? Pour la petite histoire, les premiers expressos sont servis au début du XXe siècle grâce au brevet de Luigi Bezzera en 1901 qui existe d'ailleurs toujours sous ce nom. Et à partir de 1938, on éliminera le goût de cramé grâce à des machines basées sur un piston plutôt que sur la vapeur sous pression.

- Vous devez être un vrai pro du café ! Cet expresso avec un x vous est offert par la maison pour service rendu au Café Buci...Mais pas un mot au patron. Une dernière question : d'où vient ce nom « arabica » ?

- Le café transitait obligatoirement par l'Arabie, d'où se nom composé qui nous est resté.

J'aime bien les garçons de café.

Il y a longtemps, lorsque je parlais vacances, papi me répondait froidement : « On verra plus tard ; dépêche-toi, ne fais pas attendre les clients, et n'oublie pas que nous devons écouler le stock africain, grouille ! ».

Le plus tard n'était jamais une sortie, et surtout, pas de sport, pas de télé, pas de console, pas d'amis donc pas de compromission.

Pas le moindre écart, le mot « projet » était proscrit, et papi se traînait des trous dans le sourire parce qu'il ne pouvait avancer le prix de deux couronnes à son dentiste. Pourtant, les clients se bousculaient et payaient comptant. « On croule sous les charges ! » huait papi, et à chaque investissement, il criait comme un innocent qui prend la perpétuité.

Mais qui d'autres que lui pouvaient me protéger ?

Mon père ? Il avait disparu le jour de la mort de maman ; tant mieux ! Il détestait le café, paraît-il, et il n'a jamais daigné m'adresser un cadeau à Noël. Un paternel qui abandonne son fils et qui n'aime pas le café ne pouvait être mon digne créateur.

Maman ? Elle est morte à cause de ma venue au monde. Pour résumer, c'était elle ou moi. Papi a tranché pour l'avenir et se dit tout haut qu'il s'est trompé. Et il est souvent en pétard contre moi à cause de cette mauvaise décision qu'il me balance au visage dès qu'il peut.

À chaque fois qu'il aborde ce sujet, des milliards d'aiguilles se plantent sur mes prunelles. Comment s'y habituer ?

Je suis celui qui a tué sa fille, sa Florence adorée. Un encombrant fantôme entre nous. Alors pour me faire pardonner d'être un meurtrier au berceau, j'obéis, j'avance masqué pour l'enfumer et lui faire croire qu'il a fait le bon choix.

À vue de nez, nous étions deux malheurs, deux orphelins racornis par le souvenir de Florence.

À cinq ans, il m'a dressé à donner un coup de main à la boutique. À six ans, je briquais tout seul la machine à vapeur, et à sept ans, j'étais indispensable. Pour mes huit ans, papi a viré l'unique employé.

Lorsqu'on est matricide , même sans préméditation, on essaie de s'excuser d'exister. Mais il ne faut pas croire que mon enfance fut pourrie parce que, parfois, j'avais droit à mon histoire à l'heure du coucher.

Gamin, je suppliai mon grand-père de me raconter pour la énième fois, l'histoire de Kaldi, le jeune gardien de chèvres. J'adorais cette légende en forme de conte, et parfois, papi m'emmenait au VIIIe siècle dans une mise en scène invariable. Du bout des lèvres, il laissait échapper un long souffle pour simuler les vents du désert, puis il sortait sa flûte de pan surgi de sa manche pour distiller une mystérieuse mélodie arabisante. Dans un murmure, il prenait une voix de grand sage pour caresser mon imaginaire...

« Il y a fort longtemps, un jeune garçon nommé Kaldi partit trois jours avec son troupeau de chèvres dans les collines du Djebel Sabor. Il marcha sans relâche pour rejoindre les hauts plateaux du Yémen afin de trouver quelques arbustes pour ses chèvres chéries. Hélas, tout était desséché par un vent brûlant venu du sud. Il décida de s'aventurer plus haut. À la nuit tombée, sous une lune rousse, les chèvres trouvèrent une oasis d'arbustes feuillus. Elles se mirent à brouter fiévreusement. Le berger se dit qu'après une marche aussi épuisante, le troupeau s'endormirait rapidement. Une heure passa. Contre toute attente, les chèvres caracolaient, se disputaient et bêlaient sans laisser paraître le moindre signe de fatigue. Alerté par cette inhabituelle attitude, Kaldi s'approcha de l'arbrisseau qu'il ne connaissait pas. Des baies rouges, comme des cerisettes, fourmillaient en grappes entre les feuilles. Sous la pression de ses doigts, il fit jaillir deux graines verdâtres serties dans leur coque de protection. Il les

amena sous ses narines et les écrasa pour apprécier leur odeur. Un arôme amer et douceâtre s'en dégagea.

Il en goûta une, puis deux, puis trois...Jusqu'au lever du soleil, il chanta, dansa, et pirouetta dans une béatitude bienheureuse avant de s'écrouler de fatigue entre deux chèvres. Le lendemain, il glissa dans sa besace une grosse poignée de ces grains plats traversés par un sillon sur la partie interne et convexe sur la partie externe, et redescendit au village en chantant à tue-tête. Avec ces grains dans le creux de sa main, il se crut le maître du monde. Il imaginait qu'il serait couvert d'or pour cette découverte.

- Ça veut dire quoi « convexe », papi ?

- Bombé, comme une tasse à l'envers. Mais ne m'interromps pas, vaurien ! ...sur la route du retour, le chevrier passa devant le monastère de Chéhodeth, et décida de montrer sa trouvaille au prieur en lui racontant l'effet de ces baies et sa nuit de folie. À la place d'une montagne de pièces d'or, le chevrier reçut un bonbon à la réglisse. Le soir même, les Frères se réunirent et décidèrent d'étudier ce fruit de Dieu et de l'infuser. Après absorption, il fût dit que cette plante donnait force et ardeur dans la prière. Les moines la plantèrent et la cultivèrent pour prier avec ferveur. Kaldi fut le dernier chevrier de sa tribu, et on dit qu'il mourut après l'âge de cent ans. Mais on ne retrouva jamais son corps. Les anciens affirmèrent qu'il a passé sa vie dans les hauts plateaux du Yémen et qu'il suçotait sans cesse des cerises de caféier en se disant maître du monde.

-Papi, raconte encore comment ils ont torréfié, j'adore ce passage. Allez, s'il te plaît. Demain, je passerai le balai partout en échange.

- Après, tu dors, demain, c'est la rentrée. ...Un jour, par une nuit noire, sous une horrible averse, deux moines ramenèrent leur cueillette. Ils étaient trempés jusqu'aux os. Ils déposèrent un sac de café frais très près du feu de la cheminée. Trop près. Épuisés, ils s'endormirent. À leur réveil, le café avait rôti. Une incroyable odeur enveloppait l'abbaye, tous les moines accoururent, et prièrent tous leurs saints pour ce divin miracle. Le principe de la torréfaction était né. C'est ainsi que le café entra dans nos habitudes. Allez ! Au dodo, demain tu rentres à l'école des grands. Et n'oublie pas ta promesse. Je te lèverai une heure plus tôt pour balayer la boutique. »

Bien plus tard, j'appris que cette histoire n'était qu'une légende parmi tant d'autres qui avait pour vœu de répandre la réputation de la graine précieuse. Encore une histoire de marketing.

Disons que l'apparition du café situe entre une marge allant de 2 000 avant l'ère chrétienne à l'an 850 ans de notre ère. Je sais, la fourchette est impressionnante lorsqu'on ne sait pas grand-chose. Comment le café fut préparé comme boisson appartient à ce livre des énigmes jamais élucidées. Mais est-ce bien important de savoir ?

On sait qu'à l'origine, le peuple Galas de Haute-Ethiopie cueillait les baies de caféiers sauvages, et les mâchait pour en faire une bouillie mélangée à de la farine. Durant des siècles, les indigènes ont trituré ces grains en les mélangeant à de la graisse animale pour les intégrer dans leur menu de galettes et de soupes salées. Bonjour le ragoût nauséabond !

On apprend que l'Orient, les Arabes, les Perses et l'Afrique se sont disputés la découverte de cette rubiacée à travers des légendes invérifiables. Grâce à

ces querelles de clocher, son expansion en Asie et en Amérique s'est imposée.

Mais pour l'Occident, tout commence à frémir au XVIe siècle.

A part vous et moi, personne ne s'intéresse à l'Histoire du café. J'ai amassé une somme d'informations qui ne sert à rien. Je suis donc inutile et mon art est superflu.